

“ Ces *Seigneuries*, quoique assez étendues, ne produisent cependant qu'un bien petit revenu annuel aux propriétaires. Il y en a dans le pays entier (en 1769.) 123, qui produisent, l'une avec l'autre, moins de soixante louis par an ; de sorte que les Seigneurs du pays, qui en sont à proprement parler la petite noblesse, sont ce qu'en Angleterre nous appellerions de bien petits gentilshommes. Un pair anglais ou bien un riche bourgeois est plus riche que tous ces seigneurs ensemble. Cependant, la valeur de ces Seigneuries augmente chaque jour suivant le nombre d'habitans qui viennent s'y établir. Quand elles seront entièrement établies, je conjecture qu'elles vaudront, l'une avec l'autre, deux cents louis sterling par an.”

L'article ci-dessus est encore un extrait du manuscrit du baron Mazères en la possession de Jacques Viger, écuyer, de cette ville. Il est bon pour nous tous Canadien de savoir comment ces immenses étendues de terres, qui chaque jour accroissent en valeur et en importance, ont été originairement accordées, à quelles conditions, et sous quelles restrictions. Il semble que nos propriétaires de seigneuries ont dérogé de toute manière, d'abord en agissant contrairement à la loi et à leurs obligations, et ensuite en se laissant déchoir de leur noblesse. La conquête leur porta un coup mortel, en les faisant tomber en roture, et puis bientôt après le commerce anglais vint promener au milieu de nous son luxe et son opulence ; les propriétaires des seigneuries voulurent suivre les dépenses, le faste déployé à leurs yeux ; mais ils n'ont pu lutter avec les marchands anglais dont ils voulaient singer l'opulence et le luxe, et surtout avec quelques membres de l'aristocratie envoyés ici pour administrer les affaires de la Colonie. Il ne leur suffisait pas de porter un beau nom, même un nom historique, il leur fallait encore afficher un faste et un train de grand Seigneur ; aussi il reste aujourd'hui un bien peu petit nombre, (s'il en reste quelques uns) des anciennes familles nobles françaises en possession des concessions originaires. Elles passent chaque année, chaque jour, en des mains étrangères. Comment peut-on résister à ce torrent du commerce et de l'industrie ? N'est-il pas vrai l'axiome du peuple de la Grande-Bretagne : “ *Those who have the Key of wealth are lords of all.*”

LA REVUE FRANÇAISE DES FAMILLES.

Publiée à New York, par F. G. Berteau. Nous accusons la réception du 5e numéro du 1er volume de “ la Revue Française des Familles ”—pour février. Ce numéro se recommande lui-même comme les précédents par le bon goût qui préside au choix des matières et par la collection des articles qu'il renferme. La Revue est une intéressante publication, que l'on peut sans danger apporter au sein de la famille—et qui, suivant son épigraphe : “ Instruire et Amuser ” remplira son but. Nous la recommandons à nos familles canadiennes. On s'abonne chez F. R. Fabre, écr. Rue St. Vincent.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 8 FEVRIER, 1845.

DES ASSOCIATIONS.

“ On parle beaucoup, on s'occupe beaucoup d'Association depuis quelques années, et dans l'état de lutte où vivent nos Sociétés, ce n'est là ni un mot vide de sens, ni une recherche vaine. Même pour les esprits les plus dégagés des théories aventureuses, la vie actuelle est loin de réaliser toute la somme du bien possible, et il reste évidemment quelque chose à faire, soit dans le monde des passions, soit dans le monde des intérêts. Les désordres qui se traduisent ici en rivalités

politiques, là en concurrences industrielles, appellent suivant les uns, de prudents palliatifs, suivant les autres un traitement héroïque. Tous s'accordent à prononcer le même mot : Association.”

Le Comité de la Société des gens de lettres.

Si en Europe, dans tous les États civilisés, on a senti depuis quelques années, combien les Associations ont produites et sont susceptibles de produire de bons, de puissants effets, pour augmenter la somme de biens dont les progrès du siècle vous ont doté ; si les sommités des sociétés, les hommes d'élite, ont découvert ce nouveau pouvoir, cette nouvelle puissance que donne la réunion des individualités, le concours des hommes agissant collectivement vers un même but, nous, peuple du continent Américain, nous qui voulons marcher, sur leurs traces, nous devons également sentir combien il est important pour nous, séparés sur un territoire étendu, immense, composé de tant de matières hétérogènes, nous, chez qui les Institutions gouvernementales et constitutionnelles sont encore à l'état d'enfance et de théories, nous devons comprendre, disons-nous, combien les Associations seraient, pour nous, d'un grand secours, d'abord dans un but d'intérêt politique ; la Société Canadienne n'a pas de centre commun ; elle est éparse, disséminée sur une surface de terre d'une immense étendue ; elle s'agit sans force et sans chaleur—sans cette vigueur que donne le concours collectif d'une masse forte d'hommes et de principes, forte par le nombre et par les idées. Ici les hommes vivent isolés, sans moyen de s'entendre—de s'aboucher les uns avec les autres, à un signal d'un moment. Parfois des commotions, des crises d'une nature un peu plus sérieuses, un peu plus importantes nous tirent, il est vrai, de notre léthargie, un grand événement politique nous fuit un peu mouvoir ; alors nous nous réveillons, nous secouons notre apathie pendant un moment, pour nous entre-regarder et dire ; “ il faut pourtant voir ce que nous allons faire.” Et bien souvent, quand nous commençons à agir, l'occasion est déjà loin de nous. Avant que nos institutions politiques soient arrivées à quelque état de permanence et de perfectionnement pratique, quels combats, n'aurons-nous pas à livrer ? quel état de luttes incessantes n'aurons-nous pas à traverser ? Comment nous préparons-nous pour ces luttes, pour ces combats ? Comment en France et surtout en Angleterre, l'opinion publique acquiert-elle tant d'influence de jour en jour, au point d'assurer au peuple, par la seule puissance de l'opinion publique, la garantie de ses droits et de ses libertés. Sauvegarde des institutions constitutionnelles, elle est toujours aux oreilles du pouvoir, prête à l'avertir de ne pas passer outre, et de se tenir toujours dans les bornes de la légalité. Là le peuple se rassemble, il parle, il discute, il raisonne sur ses devoirs, et sur ses droits, il dit en commun, en famille, pour ainsi dire, les torts, les méfaits, les complots, les trames de l'arbitraire. Dans ses réunions, il apprend à compter son nombre et ses forces. Il se sent fort de la force individuelle de chacun et de la force collective de tous. Il concerté ses systèmes, ses plans d'attaque et de défense, et il prend les moyens de les exécuter. Il a ses CLUBS, SES MEETINGS ; ces différentes sociétés influent sur le ton de la presse. Elles la conduisent, dirigent ses efforts, la presse devient alors le vrai reflet de l'opinion publique. Ici nous n'avons point d'esprit d'Association, point de centre de foyer, de mouvement d'activité, d'action. Il y a trop d'isolement pour que nos efforts puissent être de quelque poids. Il semble que nous

n'avons pas compris encore que ce qu'un homme ne peut faire, dix le feront, ce que dix ne pourront faire, cent l'effectueront.

Nos compatriotes d'autres origines ont depuis longtemps compris toute l'importance des associations, et depuis quelques années en ont formé plusieurs. Ils ont à Montréal l'Institut des Artisans, “ *The Mechanic's Institute* ; ” la Société de la Bibliothèque Mercantile, “ *The Mercantile Library Association*.” Ils ont leurs chambre des nouvelles, leurs salons de lecture, etc., etc., et nous, Canadiens-Français, avons-nous quelque part en cette ville une salle de réunion ? un lieu commun où nous puissions nous rencontrer, nous voir, nous instruire ensemble ? Nous voulons être forts ; l'union fait la force, et nous ne sommes pas unis ; nous voulons être puissants, *knowledge is power*, comme dit Lord Bacon, l'intelligence est une puissance, et nous n'avons pas assez l'éducation. Avec la marche rapide des choses, l'esprit public doit prendre une large part d'influence dans les affaires du pays ; mais nous n'avons pas assez d'esprit public, chez nous l'existence est toute intérieure, toute entière, dans la vie privée ; elle ne se répand pas au dehors. Il faudra pourtant introduire dans nos mœurs quelque chose de différent. Il faut prendre quelque chose de l'Anglais, de l'Américain pour combattre, pour lutter, pour se protéger, non seulement en politique, mais en industrie, il faut concentrer ses forces. Il faut que l'esprit public, dans un moment de besoin, nous porte tous ensemble sur le point attaqué, pour la défense ; et il faut que l'esprit public dirige nos forces pour l'attaque.

Nous avons tracé ces lignes dans l'intention de suggérer à nos compatriotes une Association Canadienne politique, comme aussi nous voudrions voir des associations industrielles, d'artisans, de marchands. mais une idée que nous avons d'abord, c'est celle d'une grande société, générale, universelle, qui étendit partout le pays ses ramifications et son influence ; qui eut au milieu de notre ville ses salles de réunions, ses salons de lecture, de journaux où chacun put aller se réunir le soir, parler, causer sur ce qui se passe autour de vous ; Association qui put, par son nombre et son importance, représenter l'opinion publique de la Société-Canadienne : nous savons que déjà plusieurs personnes de cette ville se sont occupés d'un pareil projet, et nous croyons qu'il sera bien reçu de tous.

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépourvu de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls ; mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous et abritez-vous mutuellement. Tandis que vous serez réunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus faible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle ? Cependant, quand paraît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle. Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : Combien êtes-vous ? répondez : Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets : il a fait tous les hommes égaux.

Mais, entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps, ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont